

LIAISON CINÉMATOGRAPHIQUE présente



LES BIENHEUREUX

UN FILM DE SOFIA DJAMA



LIAISON CINÉMATOGRAPHIQUE présente



SAMI BOUAJILA NADIA KACI
AMINE LANSARI LYNA KHOUDRI ADAM BESSA
AVEC LA PARTICIPATION DE
FAOUZI BENSÂÏDI

LES BIENHEUREUX

UN FILM DE SOFIA DJAMA

2017 - France, Belgique, Qatar - Durée : 102 minutes

SORTIE LE 13 DÉCEMBRE 2017

DISTRIBUTION



9, rue Pierre Dupont
75010 Paris
Tél. 01 80 49 10 00
contact@bacfilms.fr



RELATIONS PRESSE

GUERRAR & CO

François Hassan Guerrar
57, rue du Faubourg Montmartre
75009 Paris
Tél. 01 43 59 48 02
guerrarcontact@gmail.com

Matériel de presse téléchargeable sur www.bacfilms.fr



SYNOPSIS

Alger, quelques années après la guerre civile. Amal et Samir ont décidé de fêter leur vingtième anniversaire de mariage au restaurant. Pendant leur trajet, tous deux évoquent leur Algérie : Amal, à travers la perte des illusions, Samir par la nécessité de s'en accommoder.

Au même moment, Fahim, leur fils, et ses amis, Feriel et Reda, errent dans une Algérie qui se referme peu à peu sur elle-même.



NOTE D'INTENTION

SOFIA DJAMA

Je ne saurais pas mettre en image la guerre civile qui nous a frappés. Je ne saurais même pas définir précisément la date de son commencement ou de sa fin. On a même du mal avec le mot « guerre civile », on dit « tragédie nationale » ou « décennie noire », et quand on prononce le mot « guerre », on le dit du bout des lèvres, timidement, comme si on avait peur d'en débattre, peur de se souvenir de nos morts. Pourtant, elle est dans la mémoire de tous, elle nous a tous touchés d'une manière ou d'une autre, elle n'a épargné aucun d'entre nous, quelle qu'ait été notre appartenance sociale.

J'ai eu envie de mettre en images cet état d'après-guerre, observer la manière dont ce conflit a construit notre perception, comment il a transformé nos espérances, influé sur notre sens des priorités encore aujourd'hui. Montrer cette après-guerre dont on ne parle pas.

Dans le film, cela prend corps à travers plusieurs protagonistes, de différentes générations et origines sociales. Il y a d'abord le couple bourgeois formé par Nadia Kaci et Sami Bouajila, d'anciens quatre-vingt-huitards, des militants qui ont participé en octobre 1988 aux émeutes qui ont conduit à la fin du parti unique et à l'ouverture démocratique. Ils sont néanmoins revenus de leurs illusions, après un conflit qui semble s'être conclu par la victoire du conservatisme religieux (islamisme). Il y a aussi leur

fils, Fahim, jeune adulte plus ancré dans le présent et dans sa ville, Alger, dans laquelle il erre avec ses amis étudiants, Reda et Feriel, avant de rejoindre des jeunes d'un tout autre milieu social, dans un quartier populaire, où l'humour, mais aussi l'alcool et le shit, aident à tuer l'ennui. Le tout dresse le portrait d'un pays figé dans un immobilisme déconcertant.

Pour moi, Alger reste pourtant le personnage central du film, d'où ces moments de déambulation, ces plans de rues folles, ces immeubles qui écrasent les personnages par un trop-plein d'Histoire, cette cacophonie sonore, le Taqwacore (une espèce de punk muslim hyper connecté au présent) à la rencontre de Léo Ferré ou de Fela Kuti qui incarne une certaine Algérie qui pue la naphthaline. Alger n'est pas qu'une géographie, elle est le centre d'attraction et de répulsion de chacun d'entre nous ; on doit la quitter, mais on voudrait tellement y rester. Kateb Yacine aurait dit qu'être Algérien est un dur métier...

Sofia DJAMA



ENTRETIEN AVEC SOFIA DJAMA

Quelle a été la genèse des *Bienheureux* ?

Au départ, il y a une nouvelle, *Un verre de trop*, que j'ai écrite sur quelques personnages dans Alger, « ville étranglée ». En partant de mon propre objet littéraire, j'avais donc, en l'adaptant, tout loisir de lui être totalement infidèle ! J'ai écrit le scénario en deux ans et demi, en ajoutant des protagonistes. A l'époque, je voyageais beaucoup avec mon court-métrage, *Mollement, un samedi matin*. Il y a dans ce court quelque chose de très revendicateur, de nerveux, mais certaines réactions violentes de spectateurs algériens me donnaient l'impression que je n'avais pas le droit d'exprimer ma colère. J'attache une importance absolue à ce que les Algérois, en particulier, pensent de mes films. Et puis, je me suis libérée de ce malaise : j'allais raconter ce que je voulais avec *Les Bienheureux* et comme je le voulais puisque de toute manière, chaque film, en Algérie, est attendu au tournant : les Algériens y voient l'occasion, rare dans notre pays qui produit peu de films, de se voir, et ils ont tendance à ne pas y retrouver « leur » Algérie. Mais il n'y a pas qu'UNE Algérie. Ce pays est multiple, et ce sont justement cette richesse et cette diversité qu'il faut respecter pour l'apaiser.

Les Bienheureux raconte une nuit vécue par un couple de quadragénaires et trois adolescents à Alger. Etait-ce pour vous une manière de faire une sorte d'état des lieux ?

Je voulais deux points de vue générationnels pour montrer les conséquences de la bigoterie et de la politique sur l'intimité des gens. Résignation pour les uns, cynisme pour les autres...

Il y a les adultes qui avaient vingt ans en octobre 1988 lors du soulèvement populaire et celui de leurs enfants âgés de vingt ans en 2008 (ma génération), période à laquelle se déroule l'histoire, quelques années, donc, après la guerre civile. Amal et Samir, les parents, veulent fêter leur vingtième anniversaire de mariage au restaurant. Mais cette nuit-là va les forcer à rompre avec ce rituel : ils vont devoir faire face à l'échec socio-politique dont ils sont en partie responsables en tant qu'ex-militants. Amal a perdu ses illusions, elle est prête à tout pour changer le destin de leur fils, Fahim, et elle commence à mépriser Samir qui continue à se voiler la face.

Au même moment, Fahim et ses amis, Feriel et Reda, errent dans une Algérie différente, sous tension, mais dans laquelle ils trouvent des espaces de liberté, car, contrairement à leurs aînés, ils continuent de rêver en créant leurs propres codes, en vivant avec leur société et en essayant de s'y frayer un chemin sans la juger.

En une nuit, je les confronte tous à des contretemps permanents : barrages de police, impossibilité de se garer, de trouver un tatoueur, un restaurant...

Mais vous ne les filmez pas pareil...

J'avais envie d'illustrer la rigidité des adultes et leurs empêchements en les filmant dans des cadres précis et toujours enfermés : dans des voitures, dans des vérandas, ou regardant la ville de haut, par le prisme de balcons. Les plans séquences, eux, représentent la vérité d'une situation : la danse entre Samir (Sami Bouajila) et Amal (Nadia Kaci), le couple de quadragénaires, et le moment où elle lui échappe pour aller sur la véranda, traduit la rupture entre eux... J'ai attaqué le tournage avec cette scène de l'apéro et je n'en menais pas large ! Elle est importante car elle est l'occasion d'un règlement de compte entre ceux qui ont quitté l'Algérie pour la France, ceux qui regrettent de ne pas être partis, ceux qui s'aveuglent et ceux qui composent avec cynisme comme le journaliste joué par le merveilleux Faouzi Bensaidi.

A travers les déambulations de Nadia Kaci dans la ville, je voulais aussi rendre hommage à *Nahla* de Farouk Beloufa : un film monumental de 1979 où une chanteuse déambule dans Beyrouth sous le regard d'un journaliste algérien. C'est le seul film algérien tourné à Beyrouth ! Felouk Belouka n'a plus touché une caméra, depuis. Quelle tristesse.

Il y a une tension constante dans votre film.

Parce qu'il n'y a aucune sérénité dans cette ville ! Alger est une ville constamment au bord de la crise. Tout peut se passer à tout moment. Un instant joyeux peut basculer en affrontement, en dispute. A cause d'une insolence, d'un moment de liberté, de la décision d'un policier de vous arrêter ou pas... La violence est devenue banale. Elle explose, soudain, mais le lendemain, la vie reprend comme avant, comme si de rien n'était : la ville a repris ses droits... Cette nuit que je filme a seulement mis chacun des personnages face à sa vérité. Feriel, l'étudiante, a appris à ne plus cacher sa cicatrice de victime du massacre de Bentalha. Samir a enfin compris que sa femme ne partage plus sa vision de l'Algérie. Vont-ils partir ? Je veux croire qu'ils vont tout de même rester.

Si l'on vous dit que votre mise en scène des personnages dans la ville évoque ... Sidney Lumet ?

L'un des films qui m'a le plus marquée est *7 h 58 ce samedi-là* ! J'ai été fascinée par la vitalité de ses plans, son sens de la rupture. Quand j'ai découvert que le cinéaste qui avait filmé ça avait quatre-vingt ans, je n'en revenais pas !

Comme il le fait avec New York, Alger est un personnage en soi ?

Je voulais un film urbain ! C'est la ville où j'ai grandi et dans laquelle j'ai beaucoup erré avant de bien la connaître et d'y trouver ma place. Son esthétique est si particulière : une lumière oppressante, un urbanisme stalinien qui écrase ses habitants, les vestiges d'une architecture coloniale haussmannienne, mais aussi mauresque, art déco, moderniste école Le Corbusier, bref une confusion architecturale qui incarne parfaitement la relation tumultueuse de l'Algérie avec son Histoire ! Et je voulais que cette esthétique articule et rythme ma narration noctambule.

En fait, j'expliquais à mon équipe technique que, pour moi, Alger est comme un vieux vinyle un peu rayé qui saute régulièrement mais continue de tourner....

Sans Patricia Ruelle, ma décoratrice, jamais je n'aurais réussi : elle a une vraie connaissance de l'Algérie, a visité beaucoup d'intérieurs et connaissait tous les milieux que je décris. La vérité du film lui doit beaucoup. Comme à Jean Umansky d'ailleurs, mon ingénieur son, car Alger est une ville particulièrement bruyante et il a su capter à la fois sa cacophonie constante et son silence, la nuit venue, où les sons les plus ténus, soudain, résonnent étrangement.

Tous les acteurs sont incroyablement naturels. Comment les avez-vous dirigés ?

J'ai beaucoup répété avec eux, car il y a beaucoup de non-professionnels dans le casting. Avec les comédiens adultes professionnels, Sami Bouajila et Nadia Kaci, nous faisons des Italiennes pour qu'ils puissent être le plus à l'aise possible au moment de tourner. Le personnage interprété par Sami est un quatre-vingt-huitard, l'équivalent des soixante-huitards français. Il est l'héritier d'un système communiste à la Russe, d'une société cultivée et urbaine. Il a lu Tolstoï et connaît Léo Ferré par cœur. Il entonne l'Affiche Rouge, alors que depuis longtemps le texte ne fait plus sens pour l'Algérie, que le monde a changé. Cette nostalgie révèle cruellement les petits arrangements avec le système et la trahison des idéaux qu'il a lui-même consentis.

Sami m'a donné des choses merveilleuses : il est formidable dans le rôle. Les jeunes, eux, sont un mélange de jeunes professionnels et d'amateurs, comme le personnage du tatoueur qui est incarné par un copain à moi, à qui j'ai demandé de rameuter deux potes à lui, dont l'un est étudiant et l'autre plombier. Nous avons fait beaucoup de séances d'improvisations pour qu'ils comprennent les enjeux de leurs personnages et qu'ils réécrivent, à leur manière, leurs répliques. Puis, sur la séquence dans le squat, je les ai laissés faire et je les encourageais à dire des gros mots ! Ils m'ont tellement étonnée, comme lorsque l'un d'entre eux, soudain, lance une vanne inspirée de *Petit Papa Noël* de Tino Rossi ! Il faudrait que je les crédite au générique comme co-auteurs des dialogues !

C'est quoi, ce squat ?

A Alger, cela s'appelle un « diki » ... une cave, un lieu discret, un petit squat, où les jeunes s'inventent un espace de liberté et se permettent tout ce qu'ils ne peuvent pas faire dans leur famille ou en public. Ils boivent de la bière, fument du shit, baisent, ou simplement écoutent du rai, du chai, ou du taqwacore, une musique punk à la sauce musulim : un truc déroutant qui prétend faire la synthèse entre piété musulmane et idéologie *no future*. Le mot lui-même est d'ailleurs un mot valise formé du mot arabe « taqwa », la piété, et « core » de hardcore. Elle était vraiment toute petite, cette cave ! Mais avec l'aide de Pierre Aïm, nous avons trouvé immédiatement les bons axes de caméra.

Vos personnages féminins incarnent la révolte ... Et la lucidité.

Amal, la mère, l'est même un peu trop car elle y met encore de l'idéologie. La jeune Feriel elle, l'est de manière plus cynique : elle connaît les règles et est prête à les accepter pour trouver son propre espace de liberté. Elle est plus mature que les garçons de son âge : elle a une maison à entretenir parce que sa mère est morte et que son père est dépressif, elle a ses études et un frère chiant et elle zigzague entre tout ça en « négociant » avec la bigoterie : elle paye son frère pour qu'il la laisse sortir.

Etes-vous particulièrement fière du Prix d'interprétation que Lyna Khoudri, qui joue Feriel, a décroché au Festival de Venise dans la compétition Orizzonti ? Et la voilà, aussi, dans la pré-liste des nommés dans la catégorie Espoirs des Césars...

Quand je l'ai vue arriver au casting, ce fut comme une évidence. Feriel, c'était elle ! Voluptueuse, frondeuse. Avec des blessures, elle aussi. Je suis particulièrement heureuse qu'elle ait eu ce prix : elle est jeune, elle porte le film, elle est l'avenir. Je suis déjà en train d'écrire un nouveau film pour elle.

On sent, dans votre film, une forte inspiration autobiographique.

J'étais collégienne, lycéenne, puis jeune universitaire pendant la décennie noire que j'ai vécue de façon irréaliste. En 1994, ma famille s'est posé la question du départ : pour la première fois, on me demande mon avis : « que penses-tu de la France ? ». Je ne voulais pas partir et cela tombait bien, car mes parents ne se voyaient pas en train de recommencer leur vie ailleurs. Quand j'avais 20 ans, dans les bars, je fréquentais des journalistes de quarante ans qui avaient assisté à l'assassinat de certains de leurs amis par les islamistes. Ils allaient à la morgue reconnaître leurs cadavres. Ils avaient dû quitter leurs femmes et leurs enfants, de peur d'être suivis par des terroristes chez eux, et ils devaient changer d'adresse tout le temps. Paradoxalement, ce furent aussi mes plus belles années. Nous fêtions chaque jour le désir de vivre qui était en chacun de nous, nous allions à la plage, en randonnée, nous organisions des soirées, des concerts... Nous étions déjà blasés et insoucians alors que la violence nous était quotidienne : en 1997, j'allais à la fac, et le matin du 23 septembre, je me suis réveillée en apprenant le massacre de

Bentalha. Même si on ne le voit pas de ses propres yeux, comment sortir indemne d'une telle horreur ?

J'avais commencé à écrire sur la guerre elle-même mais c'était trop dur. J'ai lâché prise. Avec ce film que je situe en 2008, je prends de la distance et je raconte les conséquences. A la fin de la guerre civile, en 2000, il y a eu un grand soulagement, un appétit de vivre énorme et désordonné de la part de la jeunesse, et puis très vite s'est instaurée une chape de plomb.

C'est cette implication personnelle qui vous donne autant de tendresse pour tous les personnages quelles que soient leurs vues différentes sur l'Algérie ?

On disait à mon père que l'Algérie était fichue, qu'elle était devenue un pays de fous et que la montée des Islamistes n'était pas un hasard. Ils ont profité d'un terrain pétri d'archaïsme et on les a laissé faire. Les discussions politiques à la maison étaient d'une grande violence. Mais comment faire comprendre cela à un homme né en 1930, à ce combattant du FLN qui s'est retrouvé, en 1961, à Paris, au bord de la Seine, à se faire tabasser et à voir certains de ses amis être balancés à la Seine par les flics de Papon. Je ne l'ai appris qu'en 2013... Les hommes, en Algérie, ne parlent pas quand ils ont vu l'horreur.

Il est venu se réinstaller en 1974 dans une Algérie indépendante, avec ma mère, qui est Française, qui militait au Parti Communiste, et qui l'a suivi. Voir, vingt ans plus tard, son pays retomber dans un bain de sang était inadmissible pour un ancien combattant comme mon père.

Donc je comprends parfaitement que le personnage incarné par Sami Bouajila refuse de regarder la vérité en face. Avec son épouse, ils font partie de cette génération qui est descendue dans la rue en octobre 88 pour faire tomber un système autoritaire et avec un rêve de démocratie, de multipartisme et un projet de société où le vivre ensemble était possible. Et ils ont gagné ! Mais ça n'a marché qu'un an. Aux élections de février

91, ce fut le raz de marée du FIS (Le Front islamique du salut)... Puis la guerre civile.

Il y a quelques temps, dans les escaliers de la mairie d'Alger, je me suis arrêtée devant la plaque commémorative de l'assassinat d'un journaliste qui est le père d'un copain à moi. Cela m'a fait du bien de voir que son nom était écrit quelque part. Qu'il reste des traces pour l'Histoire. Une vieille dame est passée à côté de moi et elle a dit : « *Les gens oublient* ». Je ne veux pas que l'Algérie oublie, et c'est aussi pour cela que j'ai fait ce film.



LA REALISATRICE

SOFIA DJAMA

MOLLEMENT UN SAMEDI MATIN (titre algérien : HABSSINE)

Court-métrage – Canon 1D – 28 mn 11

Écriture du scénario et réalisation

Production : PRAXIS FILMS

Avec Kader Affak et Laëtitia Eido

Contribution financière CNC, pré-achat ARTE

Prix de la meilleure première œuvre – Festival de Clermont-Ferrand 2012

Prix de l'ACSE – Festival de Clermont-Ferrand 2012

Prix des industries techniques Rhône Alpes du cinéma – Festival de Villeurbanne 2012

Prix du meilleur scénario – Festival de Vérone

Prix du meilleur court-métrage – Festival de Malmo (Suède)

Prix du meilleur court-métrage – Festival de Tunis (Human Right Screen)

Prix du meilleur court-métrage – Les journées cinématographiques d'Alger

Prix du jury jeune (lycéen) – Festival Cinésud

Grand prix – Festival de Louxor

Sélections au festival du cinéma indépendant de Washington (film d'ouverture), au Pépite cinéma, aux festivals de Tanger, Abu Dhabi, Cinémed (Montpellier), Tiznit, Aix-en-Provence, Sardaigne, Cabrière, Glasgow, la Fameck, l'Étonnant voyageur, cinéma européen (Lille), au festival international de Dresden (Allemagne), au festival du film arabe (Genève), au festival du film arabe d'Amsterdam

Projection à l'Institut des Cultures d'Islam et à l'École Normale Supérieure (Paris)

Diffusion sur Arte, Ciné+, TV5 Monde

LES 100 PAS DE MONSIEUR X

Court-métrage – Canon 5D – 5 mn 44

Écriture du scénario et réalisation

Production : ASSOCIATION BELLEVILLE

Avec Joe Okitawonya et Ramdani





LISTE ARTISTIQUE

SAMIR ————— Sami BOUJILA

AMAL ————— Nadia KACI

AMINE ————— Faouzi BENSÄÏDI

FAHIM ————— Amine LANSARI

FERIEL ————— Lyna KHOUDRI

REDA ————— Adam BESSA

LISTE TECHNIQUE

Réalisation - Scénario	Sofia DJAMA
Image	Pierre AÏM, AFC
Décoration	Patricia RUELLE
Son	Jean UMANSKY, Mourad LOUANCHI, David GILLAIN
Casting	Juliette DENIS ARDA, Karine BOUCHAMA
Costumes	Claire DUBIEN
Montage image	Sophie BRUNET
Montage son	Mourad LOUANCHI
Mixage	David GILLAIN
Producteurs	Serge ZEITOUN & Patrick QUINET
Coproducteurs	LIAISON CINÉMATOGRAPHIQUE, ARTÉMIS PRODUCTIONS, SHELTER PROD
Production associée	LES FILMS DE LA SOURCE
Avec la participation du	CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE et de CINÉ+
Avec le soutien de	TAXSHELTER.BE et ING et du TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE
En association avec	INDÉFILMS 5
Bénéficiaire d'une aide à la postproduction du	DOHA FILM INSTITUTE
Avec le soutien de	L'ANGO
Développé avec le soutien de	COFINOVA DÉVELOPPEMENT
Ventes internationales	BAC FILMS



PROGRAMMATION

PHILIPPE LUX

01 80 49 10 01 / p.lux@bacfilms.fr

LAURA JOFFO

01 80 49 10 02 / l.joffo@bacfilms.fr

MARILYN LOURS

01 80 49 10 03 / m.lours@bacfilms.fr

MC4 ARNAUD DE GARDEBOSC

04 76 70 93 80 / arnaud@mc4-distribution.fr



www.bacfilms.com